

De la plume au talon, ceci est un drame espagnol, d'allure ultra-romanesque, de moralité très sage. Car l'auteur, en des couplets qui sont des meilleurs de sa pièce, expose sur le rôle de la femme des idées qui dépassent même celles de Chrysale. Mais ce bon sens extrême est un bon sens empanaché. Le style de l'œuvre est romantique et ne craint pas d'aller — comme les dramaturges d'Espagne — jusqu'à un maniérisme, d'ailleurs très littéraire, pittoresque et charmant. Dans ma jeunesse, nos maîtres nous citaient avec horreur, comme un exemple du plus fâcheux mauvais goût, certain vers de Garnier, où il était dit d'un poignard sanglant qu'il « rougissait d'être trempé du sang de son maître ». La Cavalière s'est fait applaudir en parlant du « sourire de l'épée qui, parfois, devient rose ». Le goût varie et s'élargit. Beaucoup mieux renseignés, nous sommes mieux capables d'accueillir les emprunts littéraires faits aux manières de l'étranger. D'ailleurs, en plus de ce rappel du romantisme espagnol, il y a, ici, un vrai don de poète, une vraie saveur de lyrisme et d'invention dans le discours. Parfois, le vers est trop haché et comme disloqué à plaisir; souvent les licences de l'hiatus, brisant la mesure, sont employées, même n'étant pas nécessaires. L'œuvre n'en reste pas moins très intéressante pour les lettrés, et très capable de plaire à la foule par son mouvement et son allure.

Elle est mise en scène à ravir. Il ne m'appartient pas de parler en détail des décors. Je veux dire cependant qu'ils sont tels qu'ils m'ont ramené au temps où je courais l'Espagne, presque à la façon d'un étudiant de Salamanque, et qu'ils sont merveilleusement évocateurs. Les costumes sont exquis. Pour l'interprétation elle est, en général, excellente, sous cette réserve que les acteurs de notre temps ne sont plus guère habitués à parler en vers. Mais ceci dit — qui s'applique inégalement d'ailleurs aux interprètes de *la Cavalière* — M. Castellan a une belle tournure dans le rôle de Cristóbal. M. Clerget est un bandit fort pittoresque sous ses costumes variés, et si les autres personnages — joués par MM. Dieudonné, Villa, Godeau, etc. — ne sont pas toujours rompus au jeu des hémistiches, ils ont tous été de bonne physionomie pittoresque, comique ou seigneuriale. Les rôles de femme sont tenus de façon supérieure. Celui de Mira convenait à merveille à la nature originale et primesautière de Mlle Cora Laparcerie. Elle y a été toujours curieuse, souvent délicieuse. En plus de la difficulté du costume travesti — difficulté que Mlle Laparcerie semble ne pas connaître tant elle a d'aisance en le portant — le rôle est très ardu; il faut que le public garde des sympathies à un personnage qui a, tout de même, tort et qu'il le suive dans les variations d'un esprit trouble, inconstant et contradictoire; l'actrice y a réussi à force de grâce et de souplesse. Mlle Valentine Page, dont le rôle est plus simple (Lorenza), a obtenu aussi un très grand et très légitime succès: elle y est belle, touchante et bien disante. Enfin Mlle Gauthier, qui jouait le joli rôle de Cribella, cabaretière galante, a fait preuve de talent, n'ayant plus à faire preuve de beauté. Il faut encore nommer Mlle Chapelas, fort gamine en sa veste d'étudiant qui court les grands chemins, payant de sa bonne mine...

Henry Fouquier.

## LA SOIRÉE

On dira tout ce qu'on voudra de la pièce de M. Jacques Richepin. Beaucoup lui trouveront des qualités, d'autres lui découvriront quelques défauts, ce qui est le propre de toutes les pièces qui méritent d'être discutées. Mais, en tout cas, je dédie bien tous ceux qui entendront *la Cavalière*, et à qui l'on apprendra que l'auteur n'a que vingt ans à peine, de ne pas se dire: « Diable, diable! » et de ne pas se faire cette réflexion que voilà déjà un remarquable début.

Et ce n'est même pas un début, car le jeune auteur nous a déjà donné une *Reine de Tyr* qui promettait tout ce que *la Cavalière* est en train de tenir. J'ai lu que cette *Reine de Tyr* avait été portée jadis au théâtre d'un théâtre subventionné, qui, voyant venir à lui le fils de Jean Richepin, sursauta d'allégresse:

— Ah! monsieur, comme c'est gentil! lui dit-il. Votre père a pensé à nous?

Le jeune homme, très embarrassé, répondit timidement:

— Mais non, ce n'est pas mon père. C'est moi.

— Comment?

— Oui. Je veux faire moi aussi du théâtre. Voilà un manuscrit...

Le directeur esquissa un vague sourire, et, d'un air désappointé, il mit le manuscrit dans son tiroir, en disant au jeune auteur:

— Je verrai. J'examinerai. Je vous enverrai un mot...

Il est probable que ce mot-là M. Jacques Richepin le recevra, maintenant qu'il a fait si brillamment ses preuves. Il devra, en tout cas, garder une vive reconnaissance au théâtre Sarah-Bernhardt, qui a très brillamment monté sa pièce et l'a accueilli comme il aurait accueilli son propre père. La mise en scène et les costumes ne laissent rien à désirer, et les décors sont tout à fait charmants.

Au premier acte, la boutique d'un barbier à Valladolid; au second, une sorte de salon quand la scène se passe en Espagne; au troisième, la cour d'un château; au quatrième, un appartement de style classique; et au dernier acte, un jardin éclairé par le plus joli clair de lune qu'on ait jamais vu au théâtre.

Je n'ai pas à parler de l'interprétation et il me suffirait d'ailleurs, pour tout éloge, de citer les noms de Mlles Cora Laparcerie et Valentine Page, et de MM. Clerget, Castellan et Dieudonné. Quel sera l'avenir de la pièce? Je n'en sais rien, et il n'est pas impossible qu'il soit excellent. Mais quant à l'avenir de l'auteur, il n'est pas douteux et vous pouvez miser sur lui sans crainte de vous tromper.

Un Monsieur de l'Orchestre.

## LES CONCERTS

Hier encore, Richard Wagner regnait, triomphait partout. — Partout, sauf pourtant au Conservatoire où l'on est à la fois moins brave et plus pudique qu'ailleurs. (Car si c'était manquer de bravoure que d'y négliger jadis l'auteur de *la Tétralogie*, c'est faire preuve d'audace que de ne l'y point jouer à présent.) La, Mme Jeanne Raunay chantait d'importants fragments d'*Armide*. Ayant été retenu au Châtelet, j'ai le très grand regret de n'en pas rendre compte et je dois me borner à mentionner simplement cette audition d'un intérêt si haut et si vil. — Or donc, tandis que M. Chevillard donnait la troisième représentation en habit noir de *Rheingold*, M. Colonne nous of-

frat la seconde scène du deuxième acte de *Tristan et Iseult*. On sait qu'il faut aux interprètes de cette scène sublimes des poumons d'airain pour pouvoir lutter contre les formidables tempêtes de l'orchestre qui, je dois le reconnaître, ne s'étaient encore jamais déchaînées de si effrayante manière. Ces poumons, M. Kalisch et Mme Adiny ont le bonheur de les posséder. L'un conduit avec sûreté et justesse une voix forte, pleine, rude et résistante; une véritable voix allemande formée à l'école wagnérienne; l'autre, servie par les notes claires d'un soprano généreux et vibrant, témoigne d'une ardeur, d'un enthousiasme, d'une intelligence du texte et de la musique infiniment remarquables. On les a acclamés, rappelés à en perdre haleine ainsi que M. Colonne qui le méritait bien. Avant eux, on a entendu le pianiste M. César Geloso qui a brillamment exécuté un concerto de sa composition. Ce concerto est écrit non sans ingéniosité, est bâti non sans solidité. Je le voudrais plus original, plus osé, plus dégagé de certaines influences et notamment de celles de Mendelssohn, prépondérante. C'est une œuvre de début très honorable qui a été sympathiquement accueillie. Pour finir, le violoniste M. Georges Enesco a joué avec une finesse de son, une délicatesse de sentiment extrêmes, une grâce, un charme tout particuliers, une amusante subtilité de nuances, l'adorable *Symphonie espagnole* d'Edouard Lalo, et a obtenu un éclatant succès.

Alfred Bruneau.

P. S. — Pendant que le vieux roi de l'opéra, agonisait à Milan chargé d'années et de gloire, un jeune homme, presque inconnu, s'élevait à Yalta, en Crimée, vaincu par la misère et le chagrin. Ce jeune homme s'appelait Kalinnikow. M. Winogradski m'apprit son nom il y a quelques mois, en exécutant au Concert russe de l'Exposition une de ses symphonies qui me frappa par de rares qualités d'expression et de poésie. J'avais été heureux de le dire, de saluer à l'aurore de sa carrière un artiste qui promettait un maître. Peut-être ceux qui se trouvaient au Trocadéro en même temps que moi partageront-ils la tristesse que j'éprouve à annoncer sa mort... — A. B.

## COURRIER DES THEATRES

Aujourd'hui :  
Au Conservatoire, un heure. Examen des classes de MM. Viseur, Laforge, Leb et Gros-Saint-Ange.

Après la représentation de retraite de Gustave Worms, il nous faut enregistrer celle de M. Boucher.

M. Jules Théophile Boucher, premier prix de comédie en 1866 (classe Régnier), est entré à la Comédie-Française aussitôt sa récompense obtenue.

Il est sociétaire depuis 1888.

M. Jules Claretie, à cause du caractère particulier d'hommage aux lettres scandinaves à Bjornstjerne Bjornson qu'offre la représentation prochaine de *Au-dessus des forces humaines*, a autorisé son pensionnaire M. Dessonnes à reprendre le rôle d'Elie qu'il avait créé autrefois à « l'Œuvre », puis qu'il avait joué avec M. Lugné-Poe en tournée et jusqu'en Norvège.

Sous le nom de Luxeuil, M. Dessonnes, le Perdican de la Comédie-Française, a été longtemps en effet un des protagonistes principaux de la troupe de « l'Œuvre ».

M. Dessonnes jouera donc son rôle dans la deuxième partie. M. Rameau, prêté aussi par M. Ginisty, reprendra celui de Bratt; Mme Suzanne Després, celui de la veuve de prêtre; M. Lugné-Poe, celui du pasteur Sang qu'il a joué au Volksteatret à Copenhague au milieu des autres interprètes danois.

Enfin, M. Paul Serusier, le peintre connu, qui avait créé d'une manière si pittoresque le rôle du fou, a consenti à le rejouer dans cette solennité.

M. Bauer-Vallin, le jeune artiste qui, bien que la jambe cassée, avait joué dernièrement dans *Danton*, aux Escholiers, incarnera le jeune Elie de la première partie.

Il est à remarquer que cette distribution, prise, semble-t-il, ça et là, n'est formée que du fond même des artistes de « l'Œuvre » d'autrefois.

Hier, à l'Opéra-Comique, on donnait, en matinée, *les Dragons de Villars* et la salle était comble.

Lorsque M. Alexandre Luigini, le nouveau chevalier de la Légion d'honneur, est monté au pupitre, les musiciens et le public ont fait à l'excellent et sympathique chef d'orchestre, une longue ovation.

L'Opéra-Comique a remonté spécialement pour ses abonnés l'opéra *Fidèle*, la dernière représentation en sera donnée demain mardi, avec Mme Jeanne Raunay, qui vient de faire une si brillante rentrée dans le rôle de Léonore, MM. L. Beys, Albers, Carboné, Vieuille et Mlle Byreams.

Au théâtre du Vaudeville, *le Bon Juge*, la gaie comédie de M. Alexandre Bisson, n'aura plus que huit représentations. Dimanche 3 février dernière matinée de la pièce, et lundi 4 dernière représentation du *Bon Juge*. Mardi 5 février pour la rentrée de Mme Réjane, 65<sup>e</sup> représentation de *la Robe rouge* de M. Brieux.

Cette belle pièce, que toute la presse voulait bien saluer comme une œuvre remarquable et que l'Académie française couronnait, fut interrompue au moment de l'ouverture de l'Exposition Universelle, pour céder la place à *Mme Sans-Gêne*, qui devait passer par traité à cette époque; son succès était alors à son maximum puisque les deux dernières soirées (25 et 26 mai 1900) produisirent la somme de 10,854 francs.

Marguerite GAUTHIER

Est-ce son nom? N'est-ce pas son nom? *Mystère et Dame aux camélias*? Une nouvelle venue dans la vie artistique. Aurait pu n'être rien: elle est jolie. A préféré être quelqu'un: elle a le feu sacré. Mlle Marguerite Gauthier a débuté à *La Rampe* et s'est taillé un gros succès avec *Mellé*, une pièce de Docquois dans laquelle la critique la félicita sous le nom de Marguerite Thiébaud. Puis, un temps d'arrêt; elle réfléchit et l'artiste reprend le dessus. Elle entre au théâtre de la Renaissance où, malgré un très brillant engagement, elle se sent mal à l'aise dans *Popérette* et revient à la comédie. Passe à l'Athénée et, sous la coiffe de Sœur Saint-Irénée, de *la Blessure*, elle convertit une foule de spectateurs à sa dévotion. Nous la retrouvons dans *la Cavalière*, de Jacques Richepin, sous le costume de cabaretière; mais ce sont surtout ses yeux qui versent l'ivresse. Signe particulier: imite dans la perfection le dialogue franco-anglais des *Reves* Hullo. Il est vrai qu'elle n'a pas appris cela au Conservatoire.

En attendant le retour de Mme Marie Laurent qui joue ce moment avec un succès immense à Bruxelles, les répétitions de *la Chanson du Pays*, le nouveau drame de Jules Mary, marchent merveilleusement à l'Ambigu.

Voici la nomenclature des tableaux de cette nouvelle pièce dont nous avons donné la distribution: 1<sup>o</sup> A la frontière, 2<sup>o</sup> Jours d'épreuves, 3<sup>o</sup> Les Honneurs de la guerre, 4<sup>o</sup> La Maison des Vieux, 5<sup>o</sup> En forêt d'Argonne.